

Recroquevillé sous la couette comme un enfant l'odeur de nos sueurs mélangées me rassure. J'oscille presque entre le conscient & l'inconscient. Debout mais plié en deux, marchant jusqu'à la cuisine, je me vois comme un australopithèque –en moins poilu– victime d'une évolution défailante. Il y a un dysfonctionnement clair qu'on ne peut combattre. La douleur me coupe perpétuellement un souffle que je peine à calmer, qui cesse avant d'atteindre la profondeur voulue. Mon corps semble tout à fait confus de ces respirations effrénées, justifiables en rien –je ne fais rien, je souffre juste. Le col de ma polaire frotte exactement contre ma barbe. Decathlon me fait à nouveau victime.

Des irradiations partout dans mon torse. Plus aucune force dans les mains, je mets cinq bonnes minutes à enlever mes chaussures (noeuds doubles aux lacets). Je me mets à pleurer, non pas parce que j'ai mal d'avoir mal, mais parce que c'est la seule chose restante à faire après que le paroxysme de la souffrance soit atteint. C'est un débordement au mécanisme très simple. Je n'en pense rien, ça ne m'impressionne pas. Je n'ai pas plus ou moins mal en pleurant. D'ailleurs, si c'est le corps qui commande les larmes, alors je suis victime d'un bourreau victime de lui-même. En d'autres termes, il n'y a pas de coupable. Il y a une nature. Un australopithèque. Des cellules un peu confuses. Comment leur en vouloir? En réalité c'est assez facile, puisque cette douleur n'a ni de sens ni d'utilité. Elle exige que l'on la subisse. Difficile de faire autrement, rien d'autre à faire que de s'exécuter. Je suis à même le sol de mon salon, réduit à un statut embryonnaire. Je me rappelle toujours, dans ces moments-là, du médecin de ma jeunesse qui m'avait dit à la suite de mon appendicite: *la position fœtale est la solution à beaucoup de douleurs*. J'ai mal alors je régresse. Je régresse sans réfléchir ni contrôler. Je subis la régression. Je subis le statut inférieur qu'est le sol, pas bien moins plat que lui.

Je sens dans mon torse comme les rouages d'une grosse machine bruyante toute l'énergie mise en œuvre par le corps pour parer à l'évanouissement. Je ne sais pas pourquoi je lutte contre l'inconscience. Ça ne m'apporte rien. Je subis une résistance que je ne contrôle pas. Ce n'est qu'au moment de pleurer que *JE SUBIS* se délivre: le reste du temps, je n'ai pas le temps de penser au subissement. Je ne ressens que l'intensité du corps qui lutte. L'état autre. Sachant pertinemment que je ne vais pas en mourir, je me sens tout de même dépourvu, privé, dérobé d'une certaine quantité de vie (la qualité, n'en parlons pas). Quand la codéine fait enfin effet, je loue un film pour en regagner. Shooté

devant Luc Moullet je vois franchement double. Je me fais l'énième réflexion que Tanguy n'est pas du tout sensible à la douleur d'autrui.

Dans la salle de bain j'allume mon petit projecteur de lumière à la con. Tout nu, je décide de continuer de souffrir en rose. Les murs, le shampoing, mes mains. Je brûle volontairement mes pieds frigorifiés. Aucune musique n'est assez satisfaisante pour accompagner ma douleur. Je décide de souffrir en silence, que je comble dans ma tête. Je pense à la journée que j'ai passée. Au poème sur lequel je travaille. Aux dictionnaires prêtés par Dominique. À mes biscuits libanais préférés que je n'ai pas mangés depuis longtemps. Aucune pensée n'aboutît plus loin que l'autre; la douleur castre tout. J'émetts des sons pareils à des gémissements, cette fois-ci volontaires, afin de stimuler mon nerf vague. Comme un ogre mal imité. La douleur ne s'amointrit pas mais je suis ridicule & pendant quelques secondes distrait. La méthode essai-erreur n'a rien d'inconnu. Je me confronte une fois de plus à un échec. Mes pieds ne se réchauffent que très peu. Je regarde mon corps nu pour passer le temps. J'aime bien ce que je vois. C'est bien. Allons bon. J'ai mal. Je sors de la douche. Je me sèche minutieusement comme à mon habitude, dans l'ordre que j'ai un jour choisi & que je n'ai plus jamais failli. Je remets la polaire Décathlon qui fait du mal à la barbe. Peut-être que je cherche un peu l'inconfort? Non c'est trop bête. C'est quelque chose que dirait mon psy. Je trouve mon psy bête. Je ne lui parle jamais de sexe, j'ai trop peur qu'il me dise des choses bêtes que je ne pourrai jamais oublier. Pascal... tout désir n'a pas systématiquement de source intellectualisable. Peut-on laisser les gens baiser sans réfléchir à pourquoi? Je parie que c'est un amant terrifiant. Chercher à soumettre une hypothèse derrière toute action-terrain. Aimez-vous le sexe anal, Ayem? Ma foi, pas moins que les gens qui aiment. Quel rapport avec ma tendance à culpabiliser pour tout pour rien? C'est à vous de me dire Ayem. L'eau, dans les rêves, c'est le désir. C'est marrant que vous disiez qu'il y a de l'eau dans tous vos rêves. Pascal, ne puis-je pas aimer l'eau pour ce qu'elle est? Douce, chaude, soutenante? Quand on aime vraiment l'eau, de quoi rêve-t-on alors? Qu'est-ce qui symbolise l'eau, autre que l'eau? Vous me faites totalement dévier du sujet initial Pascal. J'ai transféré la colère. Si j'ai mal c'est de votre faute Pascal.